

Normal People

Du même auteur

Conversations entre amis
Éditions de l'Olivier, 2019
Points n° P5324

SALLY ROONEY

Normal People

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Stéphane Roques*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 2018 chez Faber & Faber
sous le titre : *Normal People*.

ISBN 978.2.8236.1527.2

© Sally Rooney, 2018.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« C'est l'un des secrets de ce changement dans l'équilibre mental, que l'on a appelé très justement la conversion : pour beaucoup d'entre nous, rien ne nous est révélé du ciel ou de la terre, tant qu'une personnalité n'a pas touché la nôtre en exerçant une influence particulière, pour la soumettre et la rendre réceptive. »

George Eliot, *Daniel Deronda*

Janvier 2011

C'est Marianne qui va ouvrir quand Connell sonne. Elle porte encore l'uniforme de l'école, mais a retiré son pull, n'est donc plus qu'en chemisier et en jupe, et elle s'est déchaussée, marche en collants.

Ah, salut, dit-il.

Entre.

Elle se retourne et repart dans le couloir. Il ferme la porte derrière lui et la suit. Après avoir descendu les quelques marches menant à la cuisine, ils tombent sur Lorraine, la mère de Connell, qui retire ses gants de caoutchouc. Marianne s'assoit d'un bond sur la paillasse et prend le pot ouvert de pâte à tartiner, dans lequel elle a laissé une petite cuillère.

Marianne me disait que vous avez eu les résultats de vos examens blancs aujourd'hui, lança Lorraine.

On nous a seulement rendu l'anglais, répond-il. On nous les rend séparément. Tu es prête ?

Lorraine plie soigneusement les gants de caoutchouc et les

range sous l'évier. Puis elle se détache les cheveux. Connell estime qu'elle aurait pu attendre d'être dans la voiture pour faire ça.

Et il paraît que tu t'en es très bien tiré, dit-elle.

Il a eu la meilleure note de la classe, intervient Marianne.

Oui, dit Connell. Marianne aussi a eu une très bonne note. On y va ?

Lorraine, qui détachait son tablier de cuisine, interrompt son geste.

Je ne savais pas qu'on était pressés, dit-elle.

Il met les mains dans les poches et se retient de soupirer avec irritation, mais inspire de façon audible, donnant malgré lui l'impression de soupirer.

Il faut juste que j'aille vider le sèche-linge, ajoute Lorraine. Ensuite on y va. D'accord ?

Il ne dit rien, baisse simplement la tête tandis que Lorraine quitte la pièce.

T'en veux ? demande Marianne.

Elle lui tend le pot de pâte à tartiner. Il enfonce un peu plus les mains dans les poches, comme s'il voulait y faire entrer son corps tout entier.

Non merci.

On vous a rendu le contrôle de français, aujourd'hui ?

Hier.

Il s'adosse contre le réfrigérateur et la regarde lécher la cuillère. Au lycée, Marianne et lui font comme s'ils ne se connaissaient pas. On sait que Marianne habite le manoir blanc avec une grande allée et que la mère de Connell est

femme de ménage, mais personne ne fait le rapprochement entre ces deux informations.

J'ai eu vingt, dit-il. T'as eu combien en allemand ?

Vingt. Tu te vantes, là ?

Tu auras mention très bien au bac, non ?

Elle hausse les épaules. Toi aussi, probablement.

Bah, t'es plus intelligente que moi.

Ne culpabilise pas. Je suis la plus intelligente de tout le lycée.

Marianne lui fait un grand sourire. Elle affiche ouvertement son mépris pour les autres élèves. Elle n'a pas d'amis et passe son temps à lire des romans entre midi et deux. Un tas de gens la détestent. Son père est mort quand elle avait treize ans, et Connell a entendu dire qu'elle souffre d'une espèce de maladie mentale. De fait, c'est l'élève la plus intelligente du lycée. Il redoute de rester seul avec elle, comme ça, mais se surprend à fantasmer sur ce qu'il pourrait dire pour l'impressionner.

Tu n'es pas première de la classe en anglais, lui fait-il remarquer.

Elle se passe la langue sur les dents, indifférente.

Tu devrais peut-être me donner des cours particuliers, Connell.

Il a les oreilles qui chauffent. Elle a sans doute dit ça négligemment, sans arrière-pensée, et si elle a des arrière-pensées, c'est seulement pour le rabaisser par association, puisque tout le monde la considère comme un objet de dégoût. Elle porte de hideuses chaussures plates à semelles épaisses et ne se

maquille pas. Il paraît qu'elle ne se rase pas les jambes, ni le reste. Une fois, Connell a entendu dire qu'elle avait renversé de la glace au chocolat sur ses vêtements au réfectoire du lycée, et qu'elle était allée aux toilettes des filles retirer son chemisier pour le frotter dans le lavabo. C'est une histoire connue, tout le monde le sait. Si elle voulait, elle pourrait ouvertement saluer Connell au bahut. À cet aprèm, pourrait-elle lui dire devant tout le monde. Ça le mettrait sans aucun doute dans une position inconfortable, ce qui est généralement le genre de trucs dont elle se délecte. Mais elle ne l'a jamais fait.

Tu parlais de quoi, avec Mlle Neary, aujourd'hui ? demande Marianne.

Ah. De rien. Je sais plus. Des exams.

Marianne fait tourner la cuillère dans le pot.

Tu lui plais ou quoi ?

Connell la regarde jouer avec la cuillère. Il a toujours très chaud aux oreilles.

Pourquoi tu dis ça ?

Attends, tu couches quand même pas avec elle ?

Bien sûr que non. Tu trouves ça drôle ?

Pardon, dit Marianne.

Elle prend l'air concentré, comme si elle pouvait voir à travers les yeux de Connell, jusqu'au fond de son crâne.

T'as raison, c'était pas drôle. Pardon.

Il hoche la tête, regarde autour de lui, enfonce le bout de sa chaussure dans une rainure entre les dalles du carrelage.

Parfois, j'ai l'impression qu'elle est un peu bizarre avec

moi, dit-il. Mais il ne me viendrait pas à l'idée d'en parler à quelqu'un.

Même en classe, je trouve qu'elle flirte beaucoup avec toi. Tu trouves ?

Marianne hoche la tête. Il se frotte le cou. Mlle Neary, c'est la prof de sciences éco. Les sentiments qu'il éprouve à son égard sont au centre de toutes les conversations au lycée. Certains disent qu'il a même tenté de l'ajouter à ses amis sur Facebook, ce qui est faux et ne risque pas d'arriver. En vérité, il ne fait rien avec elle et ne lui adresse jamais la parole, il reste assis en silence pendant qu'elle lui parle et le sollicite. Elle le retient après le cours, parfois pour discuter de ce qu'il veut faire dans la vie, et a même une fois touché le nœud de cravate de son uniforme. Il ne peut parler à personne de la façon dont elle se conduit avec lui parce qu'on croirait qu'il se vante. En cours, il est trop gêné et agacé pour se concentrer sur la leçon, il scrute les pages de son manuel jusqu'à ce que les diagrammes en bâtons deviennent flous.

On me charrie toujours sur le fait qu'elle me plaît ou je sais pas quoi, dit-il. Mais pas du tout, en fait. C'est vrai, tu ne crois quand même pas que j'entre dans son jeu quand elle fait ça, si ?

J'en ai pas l'impression.

Il s'essuie les mains de haut en bas, sans réfléchir, sur la chemise de son uniforme. Tout le monde est si convaincu de son attirance pour Mlle Neary qu'il doute parfois de ses propres élans. Et si, à quelque degré, au-delà ou en deçà de sa propre perception, elle l'attirait vraiment ? Il ne sait

même pas ce qu'on est censé ressentir quand quelqu'un nous attire. Chaque fois qu'il couche avec une fille, c'est si stressant que c'en est devenu franchement désagréable, au point qu'il s'imagine que quelque chose ne tourne pas rond chez lui, qu'il est incapable d'avoir des relations intimes avec une femme et souffre d'une espèce de trouble du développement. Il reste prostré au lit et se dit : J'ai tellement détesté ça que j'ai envie de vomir. Est-ce que ça vient de lui ? La nausée qui le prend quand Mlle Neary se penche sur son pupitre est-elle un signe d'excitation sexuelle ? Comment le savoir ?

Je peux aller voir M. Lyons pour toi, si tu veux, propose Marianne. Je ne dirai pas que c'est toi qui m'en as parlé. Je dirai simplement que c'est moi qui m'en suis aperçue.

Non, tu plaisantes. Surtout pas. N'en parle à personne, compris ?

Ça va, j'ai compris.

Il la regarde bien pour s'assurer qu'elle le prend au sérieux, puis il hoche la tête.

C'est pas ta faute si elle est comme ça avec toi, dit Marianne. Tu fais rien pour.

À voix basse, il demande : Alors pourquoi tout le monde est persuadé qu'elle me plaît ?

Peut-être parce que tu rougis souvent quand elle s'adresse à toi. Mais tu rougis tout le temps, tu sais, t'es comme ça.

Il lâche un petit rire de dépit. Merci, dit-il.

Bah, c'est vrai.

Oui, je sais.

Même là, tu rougis.

Il ferme les yeux, colle la langue à son palais. Il entend le rire de Marianne.

Pourquoi tu es toujours si dure avec tout le monde ? demande-t-il.

Je suis pas dure. Je m'en fiche que tu rougisses, je le répéterai à personne.

C'est pas parce que tu ne le répéteras à personne que tu peux dire tout ce que tu veux.

Compris, dit-elle. Pardon.

Il se tourne et regarde le jardin par la fenêtre. En fait de jardin, ça ressemble plus à un « domaine ». Il y a un court de tennis et une grande statue de pierre représentant une silhouette de femme. Il regarde le « domaine » et approche son visage de l'air froid de la vitre. Quand les autres racontent l'histoire de Marianne qui frotte son chemisier dans le lavabo, ils font comme si c'était juste marrant, mais Connell pense que le véritable but de cette histoire est tout autre. Marianne n'est jamais sortie avec personne au bahut, personne ne l'a jamais vue nue, personne ne sait même vraiment si elle préfère les garçons ou les filles, elle refuse d'aborder le sujet. C'est à cause de ça que les autres lui en veulent, et Connell croit que c'est pour ça qu'ils racontent cette histoire, comme quand on reluke quelque chose qu'on n'est pas censé voir.

Je ne veux pas me disputer avec toi, dit-elle.

On ne se dispute pas.

Je sais que tu me détestes probablement, mais tu es la seule personne qui m'adresse la parole.

Je n'ai jamais dit que je te détestais.

Cela retient son attention et lui fait lever les yeux. Il continue de détourner le regard, vaguement déstabilisé, mais du coin de l'œil il voit bien qu'elle l'observe. Quand il parle avec elle, il perçoit un sentiment d'intimité totale entre eux. Il pourrait lui dire n'importe quoi, même des trucs bizarres, elle ne le répéterait jamais à personne, il le sait. Quand il est seul avec elle, il a l'impression d'ouvrir une porte, de quitter la vie normale et de refermer la porte derrière lui. Elle ne lui fait pas peur, elle est même plutôt décontractée, mais il redoute sa compagnie parce qu'il a l'impression de se conduire étrangement, de dire des choses qu'il ne dirait jamais d'ordinaire.

Il y a quelques semaines, alors qu'il attendait Lorraine dans l'entrée, Marianne est descendue en peignoir. C'était un simple peignoir blanc, noué à la taille. Elle avait les cheveux mouillés et la peau luisante, comme si elle venait d'appliquer une crème pour le visage. En apercevant Connell, elle a eu un instant d'hésitation dans l'escalier et lui a dit : Pardon, je ne savais pas que tu étais là. Elle a peut-être eu l'air un peu troublée, mais rien de bien méchant. Puis elle est remontée dans sa chambre. Lui a continué d'attendre, debout dans l'entrée. Il a compris qu'elle était sans doute en train de s'habiller, et qu'elle allait soigneusement choisir la tenue qu'elle porterait pour redescendre, sachant qu'il était là. Bref, Lorraine a été prête avant la réapparition de Marianne, il n'a jamais su ce qu'elle avait mis. Non qu'il eût vraiment voulu le savoir. Il n'en a évidemment parlé à personne au lycée, n'a pas dit qu'il l'avait vue en peignoir, ni que ça l'avait troublée, cela ne regardait personne.

En tout cas, toi, tu me plais, dit Marianne.

Pendant quelques secondes, il ne réagit pas, et l'intimité qui existe entre eux est très intense, elle pèse d'une force presque physique sur le visage et le corps de Connell. Puis Lorraine revient à la cuisine, nouant son foulard autour du cou. Elle frappe doucement à la porte, qui est pourtant déjà ouverte.

Tu es prêt ? demande-t-elle.

Oui, répond Connell.

Merci pour tout, Lorraine, dit Marianne. À la semaine prochaine.

Connell a déjà franchi la porte quand sa mère lui fait remarquer : Tu pourrais dire au revoir, non ? Il se retourne et jette un coup d'œil par-dessus son épaule, mais comprend qu'il est incapable de soutenir le regard de Marianne, et s'adresse à elle en fixant le sol. Oui, salut, dit-il. Il n'attend pas qu'elle lui réponde.

Dans la voiture, sa mère attache sa ceinture et secoue la tête. Tu pourrais être un peu plus aimable avec elle. C'est franchement pas facile pour elle, au lycée.

Il met le contact, regarde dans le rétro. Je suis aimable avec elle, dit-il.

Elle est très sensible, insiste Lorraine.

On peut changer de sujet ?

Lorraine fait une grimace. Il regarde la route et fait semblant de ne pas voir sa mère.

Trois semaines plus tard

(FÉVRIER 2011)

Elle est assise à sa coiffeuse et se regarde dans le miroir. Ses traits manquent de fermeté autour des joues et de la mâchoire. Son visage ressemble à un engin technologique, ses yeux à deux curseurs qui clignent. Il évoque la lune quand elle se reflète dans quelque chose, tremblante et oblique, il exprime toutes les émotions à la fois, ce qui revient à n'en exprimer aucune. Se maquiller pour l'occasion serait gênant, conclut-elle. Sans se quitter des yeux, elle trempe le doigt dans un pot de baume pour les lèvres et l'applique.

En bas, quand elle décroche son manteau de la patère, son frère Alan sort du salon.

Où tu vas ? demande-t-il.

Je sors.

Où ça ?

Elle enfle les manches de son manteau et ajuste le col. Elle commence à se sentir nerveuse et espère que le silence qu'elle garde est davantage perçu comme un signe d'insolence que d'indécision.

Je sors me balader, c'est tout.

Alan se met en travers de la porte.

Écoute, je sais que tu ne vas pas retrouver des amis, dit-il.
Vu que tu n'en as pas, hein ?

Non, je n'en ai pas.

Elle sourit, d'un sourire docile, dans l'espoir que ce geste de soumission le calme et qu'il s'écarte de la porte. Mais il lui demande : Pourquoi tu fais ça ?

Quoi ?

Ce sourire bizarre.

Il l'imite, esquisse un horrible rictus qui lui dévoile les dents. Malgré le sourire, la force et l'outrance de son imitation lui donnent l'air d'être en colère.

Ça te fait plaisir de ne pas avoir d'amis ?

Non.

Sans cesser de sourire, elle fait deux petits pas en arrière, puis se retourne et se dirige vers la cuisine, où une porte-fenêtre donne dans le jardin. Alan la suit. Il l'attrape par le haut du bras et la tire à l'intérieur. Elle serre la mâchoire. Les doigts d'Alan lui écrasent le bras à travers la veste.

Si tu le dis à maman en pleurnichant..., menace-t-il.

Non, non. Je sors me balader, c'est tout. Merci.

Il la relâche et elle passe la porte, la referme derrière elle. Dehors, l'air est très froid et elle commence à claquer des dents. Elle longe la maison, remonte l'allée et se retrouve dans la rue. Elle a des élancements au bras à l'endroit où il l'a serrée. Elle sort son téléphone de sa poche et tape un message, fait plusieurs fois la même faute de frappe, efface

et retape. Finalement, elle l'envoie : J'arrive. Avant même de remettre le téléphone dans sa poche, elle reçoit une réponse : Cool, à tout.

À la fin du dernier trimestre, l'équipe de foot du lycée a atteint la finale d'un tournoi et tous les élèves de la classe ont loupé les trois derniers cours pour assister au match. Marianne ne les avait jamais vus jouer. Le sport ne l'intéresse pas et toute idée d'activité physique l'angoisse. Dans le car qui les transportait jusqu'au stade, elle écoutait de la musique au casque, et personne ne lui adressait la parole. À la fenêtre : du bétail noir, des prairies vertes, des maisons blanches aux toits de tuiles marron. Les joueurs de l'équipe de foot avaient pris place à l'avant du car, buvaient de l'eau et se tapaient sur l'épaule pour se motiver. Marianne avait l'impression que sa vraie vie se déroulait quelque part ailleurs, très loin d'ici, qu'elle se déroulait en son absence, et qu'elle ignorait si elle réussirait un jour à savoir comment la trouver et y prendre part. Elle éprouvait souvent ce sentiment à l'école, sans qu'il s'accompagne d'images ou d'idées concrètes de cette vraie vie. Tout ce qu'elle savait, c'est que lorsque sa vraie vie commencerait pour de bon, elle n'aurait plus besoin de l'imaginer.

Il n'a pas plu pendant le match. On les a fait venir au bord du terrain pour encourager l'équipe. Marianne était près des cages, avec Karen et quelques autres filles. Tout le monde, à l'exception de Marianne, semblait connaître par cœur les chants des supporters du lycée, dont elle n'avait

jamais entendu les paroles. À la mi-temps, il y avait toujours 0-0, et Mlle Keaney a distribué des briques de jus et des barres de céréales. À la deuxième mi-temps, les équipes ont changé de côté, et les attaquants du lycée ont évolué à proximité de l'endroit où se tenait Marianne. Connell Waldron était avant-centre. Elle le voyait en tenue de football, short blanc étincelant, maillot de l'école et numéro 9 dans le dos. Il avait de l'allure, beaucoup plus que tout autre joueur. Sa silhouette ressemblait à un long trait élégamment tracé au pinceau. Quand le jeu s'approchait de leur moitié de terrain, il faisait des appels de balle et levait la main en l'air avant de s'immobiliser. C'était un plaisir de le voir jouer, et à aucun moment elle ne s'est dit qu'il savait où elle se trouvait, ni que ça l'intéressait. Après les cours, un jour, elle lui dirait qu'elle l'avait vu jouer, ça le ferait rire, et il lui répondrait qu'elle était bizarre.

À la soixante-dixième minute de jeu, Aidan Kennedy a remonté l'aile gauche et centré sur Connell, qui a tiré au coin des dix-huit mètres, lobant les défenseurs, le ballon finissant sa course au fond des filets. Tout le monde a crié, même Marianne. Karen lui a passé les bras autour de la taille et l'a serrée contre elle. Elles criaient en chœur, venaient de vivre un instant magique, abolissant les relations sociales qui existaient entre elles d'ordinaire. Mlle Keaney sifflait et tapait des pieds. Sur le terrain, Connell et Aidan s'étreignaient comme deux frères qui se retrouvaient après une longue séparation. Connell était si beau. Marianne s'est dit qu'elle adorerait le voir faire l'amour ; pas forcément avec elle, avec n'importe

qui. Le simple fait de le regarder serait magnifique. Elle savait que c'était le genre de pensée qui la distinguait des autres, au lycée, et qui faisait d'elle une personne plus bizarre qu'eux.

Les camarades de classe de Marianne ont tous l'air d'aimer l'école, de trouver ça normal. Porter le même uniforme chaque jour, se plier constamment aux mêmes règles arbitraires, être surveillé et jugé pour mauvaise conduite, à leurs yeux, est normal. Ils ne voient pas l'école comme un environnement oppressif. L'an dernier, Marianne s'est disputée avec le prof d'histoire, M. Kerrigan, parce qu'il l'a surprise en train de regarder par la fenêtre pendant le cours, et personne n'a pris sa défense. Ça lui semblait si fou de devoir porter un uniforme chaque jour et de s'attouper toute la journée dans un immense bâtiment, sans même avoir le droit de regarder où elle voulait. Même le mouvement de ses yeux tombait sous le coup du règlement de l'école. On n'apprend rien quand on rêve en regardant par la fenêtre, lui a dit M. Kerrigan. Marianne, déjà sur les nerfs, lui a répondu du tac au tac : Ne vous faites pas d'illusions, je n'ai rien à apprendre de vous.

Connell lui a dit récemment qu'il se souvenait bien de l'incident, et que sur le moment il l'avait trouvée dure avec M. Kerrigan, qui était l'un des profs les plus compréhensifs. Mais je vois ce que tu voulais dire, a ajouté Connell. Sur le fait de te sentir un peu prisonnière de l'école, je vois ça. Il aurait dû te permettre de regarder par la fenêtre, je suis d'accord. Tu ne faisais rien de mal.

Après leur conversation dans la cuisine, quand elle lui a dit

qu'il lui plaisait, Connell s'est mis à passer plus souvent chez elle. Il arrivait en avance pour récupérer sa mère au travail et traînait au salon sans dire grand-chose, ou restait debout près de la cheminée, les mains dans les poches. Marianne ne lui demandait jamais ce qu'il faisait là. Ils parlaient un peu, ou alors elle parlait et il hochait la tête. Il lui a conseillé de lire *Le Manifeste du parti communiste*. Il pensait que ça lui plairait et a proposé de lui noter le titre quelque part pour qu'elle ne l'oublie pas. Je connais *Le Manifeste du parti communiste*, a-t-elle répondu. D'accord, il a dit en haussant les épaules. Quelques instants plus tard il a ajouté, avec le sourire : Tu fais ta supérieure, mais je suis sûr que tu ne l'as jamais lu. Elle n'a pas pu se retenir de rire, et il a ri lui aussi en la voyant. Ils n'arrivaient pas à se regarder dans les yeux quand ils riaient, il fallait qu'ils fixent un coin de la pièce, ou leurs pieds.

Connell semblait comprendre les sentiments que lui inspirait l'école ; il aimait bien savoir ce qu'elle pensait, prétendait-il. Tu l'entends suffisamment en cours, ce que je pense, a-t-elle dit. L'air de rien, il a répondu : Tu es différente en cours, tu n'es pas vraiment comme ça. Il semblait croire que Marianne avait accès à tout un éventail d'identités différentes, dont elle changeait sans effort. Elle s'en est étonnée, parce qu'elle se sentait généralement confinée dans une seule personnalité, toujours la même quoi qu'elle fasse ou dise. Elle avait voulu changer, par le passé, comme pour tenter une expérience, mais ça n'avait jamais marché. Elle avait beau se conduire différemment en présence de Connell, elle ne

sentait pas cette différence en elle-même, dans sa personne, mais entre eux deux, dans leur dynamique. Parfois elle le faisait rire, mais certains jours il était taciturne, insondable, et dès qu'il s'en allait, elle avait l'impression de planer, d'être tendue, à la fois pleine d'énergie et complètement vidée.

La semaine dernière, il l'a suivie dans le bureau où elle allait chercher un exemplaire de *La prochaine fois, le feu* pour le lui prêter. Il a inspecté la bibliothèque, le bouton du haut de sa chemise défait et le nœud de sa cravate desserré. Elle a retrouvé le livre et le lui a donné, et il s'est assis sur le rebord de la fenêtre pour lire la quatrième de couverture. Elle s'est assise à ses côtés et lui a demandé si ses amis Eric et Rob savaient qu'il passait son temps à lire en dehors de l'école.

Ces trucs-là ne les intéresseraient pas, a-t-il répondu.

Tu veux dire que le monde qui les entoure ne les intéresse pas.

Connell a fait la grimace qu'il faisait toujours quand elle critiquait ses amis, un froncement discret. Pas de la même façon, il a dit. Il y a des choses qui les intéressent. Je ne crois pas qu'ils iraient lire des bouquins sur le racisme, tout ça.

Oui, ils sont trop occupés à bavasser sur les filles avec qui ils couchent.

Il s'est figé un instant, comme si ses oreilles avaient sifflé, sans savoir quoi répondre exactement. Oui, ça leur arrive, il a dit. Je ne les défends pas, je sais qu'ils peuvent être pénibles.

Ça ne te gêne pas ?

Il s'est figé une nouvelle fois. La plupart du temps, non. Parfois ils passent un peu les bornes et ça m'énerve, c'est clair.

Mais, au bout du compte, c'est mes potes, tu vois. C'est pas pareil pour toi.

Elle l'a dévisagé, mais il examinait le dos du livre.

Comment ça, pas pareil ?

Il a haussé les épaules, tordant la couverture dans un sens puis dans l'autre. Elle était frustrée. Elle avait le visage et les mains en feu. Il a continué de regarder le livre, même s'il avait déjà sans doute lu le pitch en entier. Elle était sensible à la présence du corps de Connell à une échelle microscopique, comme si le mouvement ordinaire de sa respiration était assez puissant pour la rendre malade.

Tu te rappelles la dernière fois, quand tu m'as dit que je te plaisais. Tu me l'as dit dans la cuisine, quand on parlait du bahut.

Oui.

Tu voulais dire, comme ami ?

Elle a baissé les yeux sur ses genoux. Elle portait une jupe de velours et, dans la lumière de la fenêtre, s'est aperçue qu'elle peluchait.

Comme ami, oui, a-t-elle confirmé.

Ah, je vois. Je me posais la question.

Il a hoché la tête, tout penaud.

Je ne sais pas trop ce que je ressens, a-t-il repris. Je crois que ça serait bizarre au lycée, s'il se passait quelque chose entre nous.

On n'est pas obligés de le faire savoir.

Il a levé la tête et l'a regardée droit dans les yeux, avec une attention totale. Elle savait qu'il allait l'embrasser, et c'est ce

qu'il a fait. Il avait les lèvres douces. Elle a senti la langue de Connell remuer délicatement dans sa bouche. Puis ç'a été fini, il s'est retiré. Il a semblé se souvenir qu'il tenait le livre et s'est plongé dans sa contemplation.

C'était bien, elle a dit.

Il a hoché la tête, a dégluti, baissé les yeux sur le livre une fois de plus. Il était si déconcerté (comme si elle avait commis un impair en faisant référence à leur baiser) que Marianne a éclaté de rire. Ç'a eu l'air de le troubler.

Bon, a-t-il dit. Qu'est-ce qui te fait rire ?

Rien.

On dirait que tu n'as jamais embrassé personne.

Ben, c'est le cas.

Il s'est pris le visage à deux mains. Elle a ri de plus belle, elle n'arrivait plus à s'arrêter, et puis il s'est mis à rire lui aussi. Il avait les oreilles toutes rouges et secouait la tête. Au bout de quelques secondes, il s'est levé, livre à la main.

Ne parle pas de nous à l'école, d'accord ? il a dit.

Tu m'as déjà vue parler à quelqu'un, à l'école ?

Il est sorti. Elle est lentement descendue du rebord, s'est laissée glisser au sol, jambes tendues devant elle comme une poupée de chiffon. Elle est restée là, assise par terre, avec l'impression que Connell n'était venu chez elle que pour la mettre à l'épreuve, qu'elle avait réussi cette épreuve, et que le baiser était une façon de lui dire : Tu as réussi. Elle a repensé à la façon dont il avait ri quand elle lui avait dit n'avoir jamais embrassé personne. Chez quelqu'un d'autre, un tel rire eût été cruel, mais pas chez lui. Ils avaient ri

ensemble, dans une situation partagée, vécue à l'unisson, même si Marianne n'aurait pas su comment décrire cette situation ni ce qu'elle avait de drôle.

Le lendemain matin, avant le cours d'allemand, elle s'est assise et a observé la bousculade de ses camarades de classe contre les radiateurs, leurs cris et ricanements. Au début du cours, ils ont écouté en silence l'enregistrement d'une Allemande qui parlait d'une soirée qu'elle avait ratée. *Es tut mir sehr leid*. Dans l'après-midi, il s'est mis à neiger, d'épais flocons gris tombant à la fenêtre et fondant sur le gravier. Il y avait dans tout quelque chose de sensuel : l'odeur de renfermé des salles de classe, le timbre métallique de la sonnerie de fin des cours, les arbres sombres et maussades qui se dressaient telles des spectres autour du terrain de basket. L'indolent train-train de la prise de notes avec des stylos de couleurs différentes, sur les feuilles de papier ligné bleu et blanc. Connell, comme d'habitude, n'a pas adressé la parole à Marianne, ne l'a même pas regardée. Elle l'a observé à l'autre bout de la classe pendant qu'il conjugait des verbes, mâchonnant son stylo. À l'autre bout du réfectoire entre midi et deux, souriant avec ses amis. Leur secret pesait agréablement sur le corps de Marianne, sur son bas-ventre, quand elle bougeait.

Elle ne l'a pas vu après les cours ce jour-là ni le lendemain. Le mardi après-midi, sa mère travaillait chez elle et il est passé la prendre en avance. Marianne a dû aller lui ouvrir car il n'y avait personne d'autre à la maison. Il s'était changé, ne portait plus son uniforme mais un jean noir et un pull. Quand elle l'a vu, elle a été prise d'une envie de

fuir et de se cacher le visage. Lorraine est à la cuisine, a-t-elle dit. Puis elle s'est retournée, est montée dans sa chambre et a fermé la porte. Elle s'est allongée sur son lit, la tête dans l'oreiller. C'était qui ce Connell, de toute façon ? Elle avait l'impression de le connaître intimement, mais pour quelle raison éprouvait-elle cela ? Parce qu'il l'avait embrassée une fois, sans explication, avant de lui demander de n'en parler à personne ? Au bout d'une minute ou deux, on a frappé à la porte et elle s'est redressée. Entrez, elle a dit. Il a ouvert et, l'interrogeant du regard pour savoir s'il était le bienvenu, est entré et a refermé derrière lui.

T'es en colère contre moi ? a-t-il demandé.

Non. Pourquoi je serais en colère ?

Il a haussé les épaules. Il s'est lentement approché du lit, s'est assis. Elle avait les jambes croisées en tailleur, se tenait les chevilles. Ils sont restés comme ça en silence quelques instants. Puis il est monté sur le lit avec elle. Il lui a touché la jambe et elle s'est adossée contre l'oreiller. Avec audace, elle lui a demandé s'il comptait l'embrasser de nouveau. Il a dit : Qu'est-ce que tu en penses ? Elle a trouvé sa réponse hautement énigmatique et sophistiquée. En tout cas, il s'est mis à l'embrasser. Elle lui a dit que c'était bien, lui est resté silencieux. Elle avait l'impression d'être prête à tout pour lui plaire, pour lui faire dire tout haut qu'elle lui plaisait. Il a glissé la main sous le chemisier de son uniforme. Elle lui a chuchoté à l'oreille : On peut se déshabiller ? Il avait la main dans son soutien-gorge. Certainement pas, a-t-il rétorqué. Ça craint, Lorraine est en bas. Il appelait sa mère par son

prénom. Marianne a dit : Elle ne monte jamais ici. Il a secoué la tête et répliqué : Non, mieux vaut s'arrêter là. Il s'est rassis et a baissé les yeux sur elle.

Tu t'es laissé tenter deux secondes, a-t-elle dit.

Pas vraiment.

Je t'ai tenté.

Il secouait la tête, souriant. T'es vraiment bizarre, a-t-il conclu.

Elle est maintenant dans l'allée où la voiture de Connell est garée. Il lui a envoyé l'adresse par texto, c'est au numéro 33 : une maison mitoyenne aux murs crépis, aux rideaux de dentelle, avec une minuscule cour de béton. Elle voit de la lumière à la fenêtre du premier. Difficile de croire qu'il habite vraiment là, dans ce genre de maison où elle n'est jamais entrée, comme elle n'en a même jamais vu. Elle porte un pull noir, une jupe grise, des sous-vêtements noirs bon marché. Elle s'est soigneusement rasé les jambes, ses aisselles sont douces et d'un blanc crayeux à cause du déodorant, et elle a un peu le nez qui coule. Elle sonne à la porte, entend le bruit de ses pas dans l'escalier. Il ouvre. Avant de la faire entrer, il regarde derrière elle, pour s'assurer que personne ne l'a vue arriver.

Un mois plus tard

(MARS 2011)

Ils discutent de leurs dossiers de candidature à la fac. Marianne est au lit, le corps négligemment recouvert par le drap, et Connell est assis, le MacBook de Marianne sur les genoux. Elle a déjà postulé au département histoire et politique de Trinity. Il a choisi le droit à Galway, mais se dit qu'il changerait bien parce que, comme le lui a fait remarquer Marianne, le droit ne l'intéresse pas. Il ne s' imagine même pas en avocat, avec cravate et tout le reste, contribuant peut-être à faire condamner des gens. Il a choisi ça uniquement parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre.

Tu devrais t'inscrire en lettres, dit Marianne.

T'es sérieuse ?

Bien sûr. C'est la seule matière qui te plaît vraiment au lycée. Et tu passes ton temps à lire.

Son regard se perd sur l'écran de l'ordinateur, puis sur le fin drap jaune qui la couvre et jette un triangle d'ombre lilas sur son sein.

Pas tout mon temps, objecte-t-il.

Elle sourit. En plus, y aura des tas de filles, dit-elle, tu seras un vrai tombeur.

Oui, c'est ça. Mais j'ai un doute sur les débouchés.

Oh, qu'est-ce que ça peut faire ? C'est la crise, de toute façon.

L'écran s'est mis en veille, et il tapote le pavé tactile pour le rallumer. La page des dossiers de candidature lui renvoie son regard concentré.

La première fois qu'ils ont couché ensemble, Marianne a passé la nuit chez lui. Il n'avait jamais fait ça avec une vierge. En tout, il avait eu très peu de rapports, et toujours avec des filles qui avaient fini par vendre la mèche à l'école. Il avait dû s'entendre rappeler ses moindres gestes dans le vestiaire : ses faux pas et, bien pire, ses douloureuses velléités de tendresse, grossièrement mimées. Avec Marianne c'était différent, parce que tout restait entre eux, même les détails bizarres ou difficiles. Il pouvait faire ou dire tout ce qu'il voulait avec elle sans que quiconque soit au courant. Il éprouvait une impression grisante de vertige à cette idée. Quand il l'a touchée, cette nuit-là, elle mouillait tellement qu'elle a eu les yeux révulsés et a dit : Oh putain, oui. Et elle avait le droit de le dire, personne n'en saurait rien. Il a eu peur de jouir tout de suite, rien qu'en la touchant comme ça.

Le lendemain matin, quand elle est partie, il l'a embrassée et sa bouche avait un goût alcalin, comme du dentifrice. Merci, a-t-elle dit. Puis elle s'en est allée, avant qu'il comprenne pourquoi elle l'avait remercié. Il a mis les draps

à la machine et pris du linge propre dans le placard du chauffe-eau. Il se disait que Marianne était une personne secrète, indépendante, capable de venir chez lui et de l'autoriser à coucher avec elle sans éprouver le besoin d'en parler à qui que ce soit. Elle se laissait porter par les événements, comme si rien n'avait d'importance pour elle.

Lorraine est rentrée dans l'après-midi. Avant même de poser les clés sur la table, elle a demandé : C'est le lave-linge ? Connell a fait oui de la tête. Elle s'est accroupie et a regardé par le hublot, dans le tambour où ses draps brassaient la mousse.

Je ne veux pas savoir, a-t-elle dit.

Quoi ?

Elle a rempli la bouilloire, et il s'est appuyé contre la paillasse.

Pourquoi tu as mis tes draps à laver. Je ne veux pas savoir.

Il a levé les yeux au ciel, histoire de faire quelque chose. Tu imagines toujours le pire, a-t-il dit.

Elle a ri, fixant la bouilloire sur son socle et appuyant sur le bouton. Tu plaisantes, a-t-elle rétorqué. Je dois être la mère la plus coulante de toute l'école. Tant que tu te protèges, tu peux faire ce que tu veux.

Il n'a rien dit. La bouilloire s'est mise à chauffer, et elle a pris une tasse dans le placard.

Alors ? a-t-elle repris. Ça veut dire oui ?

Oui quoi ? Bien sûr que non, je n'ai pas couché avec quelqu'un sans protection en ton absence. C'est bon, là.

Mais encore ? Comment elle s'appelle ?

C'est le moment qu'il a choisi pour quitter la pièce, mais il entendait rire sa mère en montant l'escalier. La vie de Connell amusait toujours beaucoup Lorraine.

Le lundi, au lycée, il a tout fait pour éviter de croiser le regard de Marianne ou d'avoir le moindre contact avec elle. Il portait leur secret comme on porte quelque chose de grand et chaud, un plateau plein de boissons brûlantes qu'il faut trimballer partout sans jamais le renverser. Elle a fait pareil, comme s'il ne s'était rien passé, a lu son livre dans les vestiaires comme d'habitude, participé à des débats stériles. Au réfectoire, le mardi, Rob a commencé à poser des questions à Connell au sujet de sa mère qui travaillait chez Marianne, et Connell s'est contenté de manger en essayant de garder un visage impassible.

Tu y es déjà allé ? lui a demandé Rob. Au manoir.

Connell a secoué son paquet de chips dans le creux de sa main et regardé dedans. Ça m'est arrivé, oui.

C'est comment à l'intérieur ?

Il a haussé les épaules. J'en sais rien, a-t-il dit. C'est grand, évidemment.

Comment elle est dans son habitat naturel ?

J'en sais rien.

Je suis sûr qu'elle te prend pour son domestique, non ?

Connell s'est essuyé la bouche du dos de la main. Elle était grasseuse. Ses chips étaient trop salées et il avait la migraine.

Ça m'étonnerait, a dit Connell.

Mais ta mère est sa gouvernante, non ?

sa bonté comme un cadeau, et désormais ça lui appartient. Pendant ce temps, la vie de Connell s'ouvre à tous les possibles. Ils se sont beaucoup apporté l'un à l'autre. Vraiment, se dit-elle, vraiment. Les gens peuvent vraiment se changer mutuellement.

Tu devrais partir, dit-elle. Je serai toujours là. Tu le sais.